

# Vagabondages

N°1 juin 1978 15F

## Adolescence

Michel Déon  
Apollinaire

poser, les longs  
problème de savoir  
ne se borner à les citer ou se  
résigner à les amputer, comme André  
Gide se l'est autorisé dans son Anthologie  
de la Poésie Française. Pour Guillaume  
Apollinaire, l'absence d'autorisation pour  
les pièces essentielles, nous a para-  
doxalement, délivrés de ce genre de  
tourment.

ACHEVÉ D'IMPRIMER PAR  
L'IMPRIMERIE HÉRISSEY

A ÉVREUX — n° 21719

Dépôt légal n° 6333-5-1978

Collection n° 

Édition n° 01

*Imprimé en France*

 39/0500/7

Directeur de la Publication : Marcel Jullian  
N° de Commission paritaire : en cours d'attribution.

# Vagabondages

---

N°1 juin 1978

---

**A** ATELIER  
MARCEL  
JULLIAN

ont collaboré

Alain Bosquet  
Guy Brouty  
Alain Grangé-Cabane  
Michel Déon  
Jean-Pierre Michaud  
Christian Riochet  
Anne Robert  
Nadine Springora

Atelier Marcel Jullian  
Atelier Pascal Vercken

*Sous le patronage  
de la Ville de Paris*

Vagabondages  
3, rue Séguier. Paris 6<sup>e</sup>  
Abonnement  
un an, 150 F

# Vagabondages

Vagabondages n'est pas une revue qui prétend, d'entrée de jeu, représenter une école, ou une tendance ; elle s'en défend bien.

Pas davantage elle n'a honte de publier aussi des œuvres connues ou célèbres. Son dessein premier est d'aider ceux qui aiment les poèmes à en lire. Trop de lecteurs sont là, timides et frustrés, qui croient que la poésie se délivre sur ordonnance comme une spécialité. Trop de cénacles se flattent d'être confidentiels. Il est temps de dire, tranquillement, que même la poésie dite difficile, n'est pas difficile à lire. Tout est affaire d'accoutumance.

C'est donc résolument, sachant de quelles attaques nous serons l'objet de la part des revues plus « averties » que la nôtre, que nous nous déclarons, du moins à notre naissance, multiples, ouverts, vulgarisateurs même si l'on veut, bref, détestables aux experts. C'est avec les lecteurs et pour eux que notre Revue, vivante, libre et curieuse, se fera, de mois en mois, de parution en parution, plus exigeante et plus savante. Parce que nos lecteurs le seront devenus, eux-mêmes, davantage et que, sans n'aller qu'à leur pas, avec eux, nous marcherons l'amble.

# Vagabondages

---

N°1

---

Michel Déon *page 6*

Poème au pluriel *page 15*

Alain Bosquet :  
livres du mois

Mai 68 *page 57*

Nouvelle de  
la poésie *page 45*

Apollinaire *page 61*

Jeux poétiques *page 91*

# Editorial

## Michel Déon

Si, un jour, Paul Claudel a dit quelque chose de vrai, c'est bien que la jeunesse n'est pas l'âge du plaisir, mais celui de l'héroïsme. La poésie adolescente se complaît rarement dans les instantanés du bonheur, elle attaque, plus volontiers, avec un courage de fantassin qui monte à l'assaut sous la grêle de balles, l'amour et la mort qui exercent sur les âmes follement nées, un attrait d'autant plus irrésistible qu'il s'agit de deux inconnues dont le secret reste à percer. Plus tard, l'amour achevé (achevé, hélas, c'est le mot !) et la mort reconnue pour ce qu'elle est, le poète se tait ou parle d'autres mystères. Tous les adolescents sont donc des poètes que l'exaltation naturelle des sentiments induit à parler avec témérité des deux mêmes sujets sans en avoir la moindre notion comme si on ne parlait bien au fond que de ce que l'on ne connaît pas. La sagesse des nations prête aux innocents les mains pleines.

Il faut admettre que la poésie a une fâcheuse tendance à grandir l'amour, à s'en exalter inconsidérément et à prêter à la mort ou, plus exactement, à la mélancolie de la mort, un prestige que la raison et l'expérience lui refusent.

En ce sens, elle est un multiple défi : à la solitude terrible de la jeunesse, à l'oubli qui recouvre tout ignominieusement, à l'ordre naturel des choses qui condamne l'homme à disparaître, idée tout à fait intolérable contre laquelle on ne peut lutter qu'en appelant à la postérité. Il n'y a pas de vrai poète qui ne croit à la postérité. C'est même une nécessité si absolue que nombre d'entre eux se défendent par l'ironie ou la cocasserie lorsqu'ils en prennent conscience.

Quand l'énormité de sa mission lui apparaît, le poète chancelle : Rimbaud se tait pour toujours, Paul Valéry n'écrit plus un vers pendant vingt ans, Charles Maurras déchire et oublie ses premiers poèmes, Cocteau raye de ses œuvres *Le prince frivole*, imitation maladroitement d'Edmond Rostand. Je serais étonné que Brasillach n'ait pas détruit ses essais adolescents avec la prescience qu'un jour il se trouverait en face de la condamnation à mort, événement un peu plus important que les troubles des premières amours.

Il n'y a pas de vrai poète qui ne soit un voyant, qui ne réponde à un appel venu d'un monde encore inconnu dont il devine les formes et qu'il essaye de recréer en laissant chanter sa « musique intérieure ».

Il appartient malheureusement aux commentateurs de ruiner les illusions que les poètes nous faisaient partager. Laure était peut-être une emmerdeuse et Béatrice une petite snob comme le suggère un tableau romantique dont les reproductions inondent les devantures des mar-

chands de cartes postales à Florence : la jeune fille drapée, suivie d'une duègne, traverse un pont sur l'Arno sans jeter un regard à Dante pétrifié. Il ne faut pas relire d'Apollinaire :

*Adieu faux amour confondu  
Avec la femme qui s'éloigne  
Avec celle que j'ai perdue  
L'année dernière en Allemagne  
Et que je ne reverrai plus*

après avoir vu la photographie d'Annie Playden, la gouvernante anglaise au nez comme une patate, au menton marqué d'une fossette, coiffée d'un chignon en crotte.

Tout le monde peut se tromper. Annie n'était rien. A moins que l'on raisonne un peu : comment une jeune fille placée au pair dans une famille aristocratique en Allemagne, reconnaîtrait-elle, dans le jeune précepteur, un homme de génie ? Elle ne voit qu'un fauché comme elle, un garçon sans avenir qui préfère gribouiller que passer des examens, incapable de lui meubler sa maison stéréotypée dans la banlieue londonienne et de tondre son morceau de gazon. Je déteste d'autant plus Annie Playden que j'aime Apollinaire. Mais il n'avait pas le temps de choisir, d'élaguer. Il allait mourir à trente-huit ans, ce qui est bien jeune. Il lui fallait tout conserver, même Annie Playden, même Mareye Dubois, la fille du cafetier belge de Stavelot.

Nous devrions avoir le droit d'exiger de celles qui ont inspiré nos poètes préférés

qu'elles soient au moins des créatures de rêve. Enfin... il faut bien faire ses gammes avant d'aimer celles dont le cœur vous enrichira d'autres sentiments que la déception : Marie Laurencin, Lou :

*Mon Lou la nuit descend tu es à moi je t'aime  
à Madeleine*

*Je serre votre souvenir comme un corps véritable  
à Yvonne*

*Mes pauvres yeux sont pleins de vous  
Comme un étang de clair de lune  
Et je vous prie à deux genoux  
O blonde qui paraissez brune*

puis Jacqueline qu'il épousa.

Les amours d'Apollinaire nous touchent au-delà des autres amours de poètes parce qu'elles conservent, les unes après les autres, une ferveur, une ingénuité qui sont les marques mêmes de l'adolescence.

L'amour ruiné renaît de ses cendres comme le phénix, plus beau, plus lisse et plus charnel.

L'homme qui se cachait derrière le poète, n'avait pas appris l'amertume. La force d'un nouvel amour, chaque fois, effaçait les traces de l'échec précédent. Une sorte de grâce le préservait, le portait. En fait, il jouait. Le monde était un merveilleux parc à enfants avec plein d'objets aux formes curieuses auxquelles des yeux neufs rendaient leur virginité, de mots qu'on entendait pour la première fois. On échangeait avec les amis des billes de verre et des billets rimés.

## *Adolescence*

A André Billy :

*Je te le dis André Billy que cette guerre  
C'est Obus-Roi*

A André Rouveyre :

*A Deauville André nous omîmes  
De nous tutoyer tous les deux  
Maintenant que je suis à Nîmes  
Enfin tu me dis tu c'est mieux*

A André Dupont :

*Mon cher André Dupont merci de votre carte...  
J'ai tant aimé les arts que je suis artilleur*

Les calligrammes font penser à ces graffitti d'écoliers écrits-dessinés à l'abri d'une pile de livres, glissés sous la table au voisin de banc pendant un moment d'inattention du surveillant, mais, derrière la blague, le sourire, il y a aussi le regret de ne savoir dessiner qu'avec des mots, et toute sa passion pour l'art.

La jeunesse (et la gaucherie) éclate dans les gribouillis qu'on a conservé de lui, quand il se dessine dans un cagibi des tranchées ou sur son lit d'hôpital, et peint à l'aquarelle des fleurs naïves dans deux vases. Alors, la transparence de son âme est totale. Nous avons affaire à un grand enfant qui s'amuse devant nous, au jeune frère du douanier Rousseau avec un côté plus farce bien qu'incapable de rouerie quand ce sont des mots qu'il aligne.

Quelques poètes ont été de grands dessinateurs, le plus grand étant certainement William Blake, suivi d'assez loin par Victor Hugo. Dans les dernières années de sa vie, Jean Cocteau

n'écrivit plus rien. Il se contenta de peindre à fresques la chapelle de Villefranche-sur-Mer ou la mairie de Menton. Apollinaire qui est à l'origine de la réputation de ses amis peintres, eut certainement beaucoup — sinon tout — donné pour être lui-même peintre. En cela — et en cela seulement — il ressemble à Malraux que passionnait l'univers des formes, qui regretta sa vie durant de n'avoir pas été un artiste et se fit l'exégète de l'art quand il lui devint délicat de continuer à trafiquer d'objets anciens.

Cela dit, l'attitude d'Apollinaire en face de l'art est totalement différente de celle d'un Malraux. Il ne court pas vers les valeurs sûres, il est un découvreur qui se sent des alliés parmi ces jeunes peintres eux-mêmes partis à la découverte. Avec eux, il noue une fraternité d'armes. Apollinaire n'est pas le premier à s'intéresser d'aussi près à l'art, mais il est le premier à mener le combat pour un art renouvelé, à imposer ses amis encore inconnus. Dans le cubisme, il reconnut une autre forme de la poésie. Son instinct ne le trompa jamais. La couleur faisait partie de son univers intérieur. Braque, Matisse, Picasso, Gris, Derain excitaient son imagination comme peuvent le faire les projections d'une lanterne magique. Quand il découvrit l'art nègre, le bonheur fut à son comble : l'art retrouvait les sources mêmes de la jeunesse de l'homme. Une grande aventure commençait qui secouerait les professeurs et dissiperait les dernières retombées de l'impressionisme. Apollinaire ne cueillit pas

le fruit de ses efforts. La guerre interrompit le mouvement, mais il est à l'origine de tout ce qui se créa après la paix. Il en est, au sens propre du terme, l'inventeur et le chef d'orchestre. Que des peintres et d'autres poètes, comme Reverdy, ne le lui aient pas pardonné est significatif. Qu'il ait été pillé est encore humain. On ne pille que les riches.

Par moments, il eut des doutes. N'en avait-il pas trop fait pour ces jeunes ingrats? Il pensait à Juan Gris en particulier qui fut bête à la représentation des *Mamelles de Tirésias*. Vient un jour où ceux dont on a le plus contribué à asseoir l'autorité, se prennent au sérieux. Apollinaire ne fut jamais de ceux-là et peut-être parce qu'il sut se méfier du pontificat, sa jeunesse aujourd'hui encore nous émerveille. Ses vers, même les derniers, même ceux de la guerre et de l'hôpital, conservent une fraîcheur malicieuse qui oscille entre la blague de collégien et le coup de génie de l'adolescent.

L'existence d'un poète s'inscrit dans une orbite qu'on devrait pouvoir dessiner dès les premiers vers. A ses débuts, Saint John Perse est tel qu'à quatre-vingts ans la mort le trouvera : ample respiration métaphysique enrichie de belles images secrètes aussi difficiles à déchiffrer que l'homme singulier qui les enfanta. Chez Apollinaire, la respiration est moins ample parce que l'orbite est courte : même pas deux décennies pour apporter à la poésie française cette allégresse de chanter, d'aimer et de souffrir qu'elle avait perdue. La création est intense et, comme toujours quand elle est intense, elle

est souffrance et joie, reportant à plus tard les exigences. Dans l'œuvre abondante d'Apollinaire (deux volumes de la Pléiade) presque tout est beau mais dominé par la *Chanson du Mal-Aimé*, long poème total offert en sacrifice à cette France adoptée qu'il a tant aimée.

Il ouvre les mains et une pluie de trésors tombe sur notre poésie, la travestit, la couvre de bijoux somptueux, d'oripeaux délirants, de sang et d'or qui en dissimulent parfois la rigueur et la vraie richesse. Quand *la Chanson du Mal-Aimé* parut, Georges Duhamel qui ne ratait jamais une occasion de se tromper, n'y vit qu'un ramassis de brocanteur. Sourd à la musique, il n'avait pas décélé ce qui émerveilla André Billy, la victoire du baroque à l'intérieur du classicisme. Il n'est pas de poète auquel on puisse comparer Apollinaire, mais il en est beaucoup dont il est proche, les poètes de la grande tradition française qui remonte à Villon et à Maurice Scève. Par dessus les siècles, Villon et Scève tendent la main à ce tendre frère :

*Regret des yeux de la putain  
Et belle comme une panthère  
Et moi j'ai le cœur aussi gros  
Qu'un cul de dame damascène...*

Le poète lutte désespérément contre l'oubli. Il ne faut pas que s'efface ce qui a été vécu avec tant d'intensité :

*Mon beau navire ô ma mémoire...*

*Adolescence*

*Je ne veux jamais l'oublier...  
Comment voulez-vous que je l'oublie...*

Ne plus se souvenir est intolérable. Il faut graver dans la pierre dure la tristesse des amours perdues ou renoncées, les heures solitaires passées à marcher dans les rues pour savourer sa propre mélancolie :

*Triste et mélodieux délire  
J'erre à travers mon beau Paris  
Sans avoir le cœur d'y mourir.*

Et le désir brûlant de rappeler à toute cette indifférence qui nous écrase que la voix qui parle est celle d'un poète, c'est-à-dire d'un homme qui porte en lui la révélation et la connaissance d'un monde dont les harmonies sont un enchantement :

*Moi qui sais des lais pour les reines  
Les plaintes de mes années  
Des hymnes d'esclave aux murènes  
La romance du mal aimé  
Et des chansons pour les sirènes*

Il avait vingt-trois ans et il avait écrit un des plus beaux, des plus envoûtants poèmes de la langue française. Toute la jeunesse de son cœur qui ne prit jamais une ride, y est inscrite, rendant plus injuste et atroce encore sa mort le 10 novembre 1918 dans un Paris en fête. Je crains qu'après sa disparition la poésie ait pris un sérieux coup de vieux.

# Poème au pluriel

## Adolescence